

CHRISTIAN COMBAZ

RF 2012

**GENS DE
CAMPAGNOL**

À l'écoute de la France
qu'on n'entend pas

Extrait de la publication

Flammarion
DOCUMENT

GENS DE CAMPAGNOL

Flammarion
DOCUMENT

Christian Combaz, réfugié en province depuis trente ans, nous invite à écouter une France que personne n'entend plus mais dont il craint qu'elle ne finisse par élever la voix. Sa chronique villageoise prend souvent le ton de la parabole et nous offre un tableau chaleureux d'une population vouée au service d'autrui, résignée à un sort ordinaire, mais qui n'a jamais suscité autant d'ironie chez les parvenus.

Du vieux curé qui vit avec l'épicière au partisan de José Bové qui s'enrichit dans l'immobilier, du clochard algérien devenu la coqueluche du conseil général au menuisier local qui se flatte d'avoir la clientèle du Dalaï-lama, ce livre est truffé de personnages peu convenus mais archétypiques, d'événements à la fois locaux et planétaires et de bons sentiments propres à éveiller l'intérêt du journal de 13 heures – heure à laquelle, symboliquement, l'horloge de Campagnol est restée bloquée.

***Christian Combaz**, 57 ans, romancier et essayiste élevé au sérail parisien, chroniqueur au Figaro et dans divers journaux, passe pour un franc-tireur depuis qu'il a publié un Éloge de l'âge à 32 ans.*

www.christiancombaz.com

Gens de Campagnol

DU MÊME AUTEUR

- Messieurs*, Éditions du Seuil, 1979.
Montefalco, Éditions du Seuil, 1981.
Constance D., Éditions du Seuil, 1982.
Oncle Octave, Éditions du Seuil, 1983.
La Compagnie des ombres, Éditions du Seuil, 1985.
Le Cercle militaire, Éditions du Seuil, 1987.
À ceux qu'on n'a pas aimés, Éditions du Seuil, 1988.
Éloge de l'âge, Robert Laffont, LGF, 1989.
Les Sabots d'Émile, Robert Laffont, 1989.
Chez Cyprien, Robert Laffont, 1990.
Bal dans la maison du pendu, Robert Laffont, 1991.
De l'Est, de la peste et du reste, Robert Laffont, 1993.
Franz, Robert Laffont, 1995.
Une petite vie, Flammarion, 1996.
La clémence de Neptune, Éditions du Rocher, 1997.
Constance D. (texte intégral), Éditions du Rocher, 1998.
Jours de France (texte intégral), Éditions du Rocher, 1998.
Le Seigneur d'Uranie, Flammarion, 1999.
Lettre à Raymond qui ne croit pas au bon Dieu, Robert Laffont, 1999.
La barque de nuit, Fayard, 2000.
À ceux qu'on n'a pas aimés, (réédition) Fayard, 2000.
Une heure avant l'éternité, Fayard, 2001.
Nus et vêtus, Fayard, 2002.
Enfants sans foi ni loi, Éditions du Rocher, 2002.
Lion ardent ou la confession de Léonard de Vinci, Fayard, 2004.
La France mérite mieux que ça, Éditions du Rocher, 2005.
Cent ans et demi, Fayard, 2006.
Le Roman de Budapest, Éditions du Rocher, 2006.

Christian Combaz

Gens de Campagnol

Flammarion

Ouvrage publié sous la direction d'Éric Laurent

www.christiancombaz.com

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-8137-0

PROLOGUE

Le Dalai-lama, José Bové et Richard Gere sont les seuls personnages de ce livre dont l'auteur admette qu'ils ne relèvent pas de la fiction. Les autres ne représentent personne en particulier mais une France qu'on n'entend plus et qu'il est temps d'écouter, de crainte qu'elle ne hausse le ton.

À Campagnol, on entendait un torrent qui jaillissait au pied de la falaise, le rugissement d'une machine agricole et le passage de l'avion Paris-Montpellier, mais on n'entendait pas le carillon du clocher. L'horloge était bloquée à treize heures, l'heure du journal télévisé de la mi-journée, l'heure où la France qui a le temps regarde s'agiter l'autre.

Au fond des ruelles tout était immobile, sauf le bord des nuages, les feuilles des ormes et le coin d'une affiche qui annonçait un bal pour le 26 juin de l'année précédente.

Le chef-lieu regardait un paysage de collines le long d'un plateau calcaire qui courait vers une ville au passé gallo-romain. Dans un repli de la route, trois bâtisses grises montaient à l'assaut de la falaise.

La mienne était celle du milieu.

Comme la plupart des victimes de l'exode rural, je suis passé de l'école locale au collège de la ville et de la Province à Paris mais je n'ai jamais donné dans le culte du *brunch* à Manhattan, qui

Gens de Campagnol

représentait, dans ma génération, le signe le plus patent de la réussite. À 28 ans, j'ai plutôt retrouvé comme auteur ce pays profond qui n'avait pas changé depuis mon enfance, un département écrasé de soleil en été, tourmenté par la bise en hiver, où l'écho de la modernité soixante-huitarde était très atténué. On y croisait encore nombre de gens simples au milieu de qui j'avais été élevé et pour qui la vraie révolution ne fut pas mai 1968 mais l'apparition, quinze ans plus tard, d'une chaîne cryptée qui rompait avec le vocabulaire, l'esthétique et la morale de l'époque.

Posséder le décodeur, c'était appartenir à une sorte de Club de la Dérision qui traçait en permanence la frontière entre les corniauds et les autres ; or à l'époque dont je parle, non seulement la frontière arrivait chez nous mais elle passait par chez moi.

Mes voisins étaient éleveurs. Le plus proche, un garçon triste aux épaules rondes, avait fait construire une villa blanche derrière la ferme de son père, à trente mètres de la fosse à purin, et sa femme allait partout répétant qu'elle était bac +3.

À droite, en suivant le toit du hangar, vivaient ses parents, des Capulet propriétaires et catholiques, jouissant d'une aisance relative, et de l'autre côté se trouvaient ses beaux-parents, des Montaigne socialistes qui lisaient Giono et le *Canard enchaîné*. Le jeune marié sortait d'un collège religieux. Son épouse était diplômée de sociologie. Ils avaient fondé leur foyer dans une maison à crédit, avec chaîne hi-fi dans un meuble de verre à poignées d'innox, murs en carton crépi, placards en plastique brillant.

Les deux enfants de leur mariage étaient prétentieux, couverts de jouets bariolés, habitués à parler avant les adultes, et dressés, par leur mère, à contester les valeurs du grand-père paternel, lequel ne disait rien, regardait la télévision quelques

minutes, se couchait à neuf heures et voulait que les garçons se taisent dès qu'il ouvrait la bouche.

Or, ils ne la fermaient, pour ainsi dire, jamais. Proféraient-ils, pour autant, des choses intéressantes ? Non, car ils n'écoutaient personne, non plus qu'ils ne lisaient d'ailleurs, et mon métier fut toujours, pour eux, un très profond mystère. Ils parlaient avant de savoir de quoi il était question, mais, surtout, ils semblaient voués à faire allusion à ce qu'ils avaient entendu la veille au journal télévisé, lequel faisait lui-même allusion à des choses qu'ils ignoraient encore davantage. Parmi les allusions obligatoires figurait déjà, dès avant la puberté, par le biais de la musique et du cinéma, ce monde urbain fait de boîtes à la mode et de restaurants de luxe, qu'ils n'avaient jamais fréquenté mais qu'ils jugeaient préférable à leur milieu d'origine. Leur père, quand il rentrait des champs, avec ses coups de soleil sur les pommettes et sa casquette grise en arrière, n'était pas plus *tendance* que son propre père, mais il portait scrupuleusement les maillots imprimés que lui achetait son épouse et qui disaient des choses dérisoires du genre *All time american legend*.

Quand les enfants eurent 14 ans, la mère voulut leur attribuer non seulement la panoplie des adolescents modernes, mais aussi les talents qu'ils ne possédaient pas. Ayant décidé que son aîné ferait de la guitare comme Jimi Hendrix, elle lui paya une stratocaster dont il ne joua jamais, et qui finit pendue sous un trophée de chasse au-dessus de la

table en plexiglas fumé. Cet artiste rebelle porta jusque dans l'église un blouson noir arborant l'effigie et le nom d'un groupe de rock satanique nommé Slayer, sans que sa mère s'en émeuve. Le curé poussa tout de même des hauts cris quand il vit un squelette crucifié sur la poitrine du jeune homme mais, pour toute réponse, la mère le retira du catéchisme.

Elle fit aussi percer les oreilles du cadet, pré-nommé Rémi, le couvrit d'oripeaux de marque, demanda au coiffeur de lui laisser une queue-de-rat sur la nuque et raconta qu'elle avait hésité, le jour de sa naissance, entre Rémi et Kévin, ce qui ne surprendra personne.

Elle lui offrit enfin une moto avec laquelle il faillit se tuer dès les premiers mois et qu'il détruisit entièrement. Mais elle l'avait financée sur le GAEC, une construction juridique qui permet aux agriculteurs de payer moins d'impôts tout en flétrissant ceux qui n'en payent pas assez.

Arbitre des élégances vestimentaires et morales, notre bac +3 communiquait chaque soir avec le Veau d'or de la modernité, en repassant les chemises de son mari devant sa chaîne cryptée favorite. Elle soulignait d'ailleurs que son foyer avait compté parmi les *tout premiers abonnés*, en ajoutant, comme s'il y avait un lien, qu'elle aurait pu devenir journaliste.

Nous l'appellerons Salomé. Ce nom très peu rural est ici donné pour un autre, mais il lui va bien, car elle trouva son Hérode en la personne du conseiller général, un type grandiloquent affligé d'un front de

Gens de Campagnol

cachalot, qui sillonnait le pays dans une voiture noire, ne fermait jamais sa braguette et connaissait *personnellement* le ministre de l'Industrie.

Dès mon installation, je craignis de finir la tête dans une assiette comme saint Jean-Baptiste. Non seulement j'étais l'intellectuel de Campagnol, mais j'avais le culot de prêter une morale à mes voisins. Il s'agissait, selon Salomé, d'un mensonge qui me permettait de gouverner sournoisement les esprits. Elle ne croyait ni à l'existence des braves gens ni à la sincérité de mon amitié pour eux, qu'elle jugeait paternaliste. Elle me reprocha notamment de les avoir défendus un jour sur France Culture, puis d'avoir publié à leur sujet une page dans *Le Monde*, page dont le maire avait entendu parler par ses amis politiques, lesquels n'étaient « pas du tout d'accord » avec moi, tint-il à préciser, plusieurs fois, comme si cette imprudence me plaçait, dès mon arrivée, au bord du bannissement.

Et il conclut :

— Il faudra voir à ne pas nous faire passer pour des cons.

Ainsi Salomé m'obligea-t-elle à comprendre que la France des braves gens, celle de mon enfance, survivante d'un univers social où les pauvres avaient officiellement de la vertu, était en train de basculer dans un double fond historique, par la faute des Abonnés qui occupaient le terrain à leur place et qui redoutaient de passer pour des cons.

Longtemps on aura gouverné en s'appuyant sur les *bonnes* ou *braves* gens. Henri IV en parlait sans cesse, Fénelon a sévèrement rappelé leur existence à Louis XIV, Voltaire n'a pas aimé la façon dont Louis XV les traitait, Rousseau les tenait pour naturellement bons, la Révolution les a armés, Napoléon les a décorés, Hugo les a sanctifiés.

Dans le théâtre classique et dans les romans libertins du XVIII^e, ils s'appelaient presque tous Mathurine ou Augustin, ils avaient des mots d'enfant, ils étaient pieux et simples, on les aimait bien.

Chez Beaumarchais, ils deviennent raisonneurs et nettement plus malins que leurs maîtres. Ensuite, ceux qu'auront enrichis tour à tour la valse des assignats, les fastes de l'Empire et les changements de régime commencent à justifier le recours à l'antiphrase, qui devient systématique. De la Commune de Paris à l'affaire Dreyfus, les braves gens ne sont plus ni pauvres, ni pieux, ni recommandables, ils deviennent tout le contraire :

madrés, timorés, rusés, égoïstes, confits dans une feinte dévotion. Ils sont désormais, pour les chansonniers, les ennemis du vrai Peuple : propriétaires de manufactures qui emploient des enfants de 10 ans, fonctionnaires ou rentiers qui engrossent la bonne, dames d'œuvres poudrées, vaniteuses et méchantes. Le couplet célèbre de Brassens à leur sujet est issu de ce mythe fondateur dont témoignent la correspondance de Rimbaud, les écrits de la Commune de Paris, les manifestes anarchistes.

Durant la guerre de 14, une affiche disait *braves gens nous donnons notre vie, donnez au moins votre or*. C'est tout juste si elle n'ajoutait pas *bande de planqués*. Ensuite, Bernanos et la gauche, en communiant dans la haine des bien-pensants de l'entre-deux-guerres, perpétuent l'anathème. C'est bien connu, les braves gens, aveugles partisans de l'ordre, barrésiens, maurassiens, font le lit du pétainisme.

Après la guerre, le Gaullisme restaure, vaguement, la dignité de cette majorité silencieuse, mais depuis 68, on ne saurait gouverner que contre elle. Il faut l'accabler, la vilipender en public et, quand on ne s'en prend pas nommément à elle, défendre, sous son nez, le contraire de ce qu'elle tient pour juste, bon et honorable.

Dans les films et les émissions tardives, les braves gens sont toujours évoqués avec une grimace liminaire. Sur Internet, les guillemets autour d'eux sont omniprésents, ils désinfectent la phrase, ils témoignent que celui qui s'exprime répugne à employer ces mots au premier degré.

Enfin, dans le parler journalistique, le terme de *braves gens* désigne une frange de la population coupable par nature de toutes les laideurs, et contre qui il est de règle d'obtenir l'assentiment général, comme Fidel Castro l'a fait, dans les mêmes années, contre les réactionnaires et les partisans de Batista.

Salomé, la Bac +3 de mon village, avait compris le bénéfice qu'elle pouvait tirer de cette épuration permanente. Le visage long, les cheveux bouclés, la poitrine forte et la voix grave, cette mégère de salle polyvalente, qui cultivait le genre Gitane en colère, pratiquait une solidarité irréfléchie, décrétait des mobilisations à tout propos et me servira de point d'équilibre dans la composition de ce tableau.

Mon premier objet est de montrer que les braves gens ignorent qu'ils sont la majorité qui le leur cache et pourquoi. On aura compris que les Salomé de toute la France n'y sont pas étrangères. Ensuite, je dirai pourquoi la rééducation ayant échoué, ils sortent de la clandestinité, s'arrachent aux catacombes, se frottent les yeux et donnent dans l'indignation parce qu'on les prive chaque jour davantage de leur dignité essentielle, qui semblait inaltérable, de la sécurité financière, morale et sociale à laquelle pouvait encore aspirer il y a quarante ans le citoyen le plus humble de notre pays. La gauche essaie de récupérer ce vertige, mais il n'a aucune couleur politique.

L'indignation devant la cupidité des élites, la fureur devant la maladresse et la lâcheté des gouvernants, la réticence devant le tout technologique, la colère devant le vol de nos procédés industriels, organisé par nos propres entrepreneurs au bénéfice de nations lointaines et plus ou moins esclavagistes, tout cela inflige une boule d'angoisse à nos contemporains. Ils n'excluent plus d'être un jour confrontés à la pauvreté, à la dépendance et au déclassement.

C'est une nouveauté qui provoquera sans doute de grands bouleversements en politique. L'homme qui se noie ne recherche ni la droite ni la gauche. Il recherche l'endroit où il a pied. Or, de récentes affaires ont montré que nos grands amis du Peuple regardent passer le fleuve de l'histoire sur la berge avec le frisson de ceux qui n'aiment pas l'eau. C'est encore plus vrai si l'on considère la faculté qu'ils ont toujours eue de s'exprimer à la place des autres, faculté dont ils abusent jusqu'à donner aux braves gens l'impression qu'ils ne sont pas qualifiés pour parler d'eux-mêmes.

Mon ambition est de persuader ces derniers du contraire en rapportant ce qu'ils m'ont dit et ce que j'ai vu, afin qu'ils se reconnaissent dans le miroir à défaut d'avoir pu se maintenir dans le tableau de famille.

Un exemple intéressant est la Littérature : il existe en France une littérature que l'on peut appeler figurative, voire naïve, qui vend encore aujourd'hui des millions d'exemplaires, dans laquelle les braves gens se reconnaissent depuis toujours, mais sur

laquelle on ne publie plus rien. Au début des années 80, des romanciers comme Vincenot, Émilie Carles, Antonine Maillet, Frédérique Hébrard, Claude Michelet, Christian Signol, étaient interrogés à la télévision. Aujourd'hui ils ont suivi, dans les limbes de l'audiovisuel, leur lectorat très nombreux mais réfractaire, qui a le tort de ne jamais commencer ses phrases par *putain je veux dire*, et qui n'a donc plus d'existence légale.

Sur l'échiquier de l'influence locale, ce fut la première pièce que Salomé poussa vers moi. Elle était fière de mépriser Christian Signol au nom de la modernité, sauf le jour où il vint me rendre visite, et où elle exhiba tous ses livres, pour les lui faire dédicacer, en prétendant qu'ils venaient de sa belle-mère.

Outre cela et l'insistance de mon célibat, ce qui fâcha dès le début cette femme à mon sujet était ma résistance aux vérités obligatoires. En voilà une qui parlait de *petites gens* au lieu de braves gens. Elle prétendait les connaître, les défendre, or, par un phénomène curieux que soulignait mon voisin, un gynécologue pied-noir nommé Jules-Émile Bernard, la plupart d'entre eux ne pouvaient pas la *blairer*.

Ce médecin à grandes oreilles, dont les mains étaient brûlées par la Bétadine et qui votait à l'extrême droite, ne supportait pas d'entendre cette femme contester la légitimité de son métier au nom du féminisme. Les autres villageois étaient moins directs mais ils s'écartaient d'elle aussi, tout en reconnaissant qu'elle avait des idées. Ils ne

s'étaient pas encore avisés qu'au nom de ces idées ils seraient bientôt contraints à la boucler ; rien d'étonnant, puisque le premier trait de caractère que l'on reconnaît aux braves gens dans l'âge classique est la discrétion, la réserve, le quant-à-soi, le sentiment que chacun doit rester à sa place.

La meilleure illustration de ce précepte à Campagnol était un vieil homme nommé Florimont, un ancien facteur qui, pour compléter sa retraite, tondait les brebis en une minute et ne disait presque rien. Ce personnage au nez d'oiseau, aux joues ridées d'un coup de sabre vertical, au grand front ailé de blanc, circulait dans une voiture de la Poste, buvait du vin assez volontiers et ne proférait aucune méchanceté sur les autres, puisqu'il ne parlait guère.

Il avait vu des choses affreuses pendant la guerre, en Silésie, où l'occupant allemand l'avait envoyé au titre du travail obligatoire. Il était resté garçon jusqu'à 48 ans, sa fiancée l'avait quitté à 49 et, jusqu'au seuil de la vieillesse, il avait soigné sa mère malade.

Au bout du compte, il préférait la compagnie des nuages à celle des hommes – à celle des femmes aussi, m'a-t-il semblé tout de suite. Au lieu de parler, il marchait seul le long des crêtes en chantonnant des cantiques car, en plus de tous ses défauts, il était pieux.

Hélas, Salomé avait décrété que ce portrait n'était pas celui d'un homme discret mais plutôt d'un personnage qui manquait de simplicité.

Voilà un trait qui l'irritait chez les autres au point d'accentuer en elle le besoin démonstratif du

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01ELKN000415.N001
Dépôt légal : janvier 2012